Femmes et oraux de concours : victimes ou victimisées ?

La récente pandémie mondiale a causé une paralysie quasi-totale de la société française, voire mondiale.
Ainsi, le système éducatif s'est vu dans l'obligation de modifier son fonctionnement : cours à distance, prise en compte totale du contrôle continu pour le bac...
Les grandes écoles, à l'instar de ENS PSL, ont dû revoir les critères d'admission afin de respecter les conditions sanitaires et ainsi, limiter le brassage de candidats dans les locaux : les épreuves orales ont été supprimées, laissant les résultats des épreuves écrites décider du sort des candidats et de leur potentielle admission dans ces institutitions prestigieuses. Les conséquences semblent sans appel : une hausse considérable du nombre de filles admises.
C'est dans deux tribunes du *Monde* datant du 7 septembre 2020 que Loriane Lafont, doctorante en littérature, et Claudia Senik, professeure d'économie, s'interrogent sur les différentes raisons qui ont mené à cet évènement

A l'annonce des résultats du concours de l'ENS PSL 2020, Loriane Lafont n'est pas surprise. Cette habituée des concours littéraires se remémore amèrement ces épreuves douloureuses criblées de moqueries, d'intimidations, d'humiliations ou encore de sarcasme à l'encontre d'étudiants mais surtout d'étudiantes, pour la plupart déjà angoissé.es à l'idée de passer cette épreuve (puisque cruciale à leur admission). Les différentes réactions momentanées de l'audience fusent: ricanements, émotions vives, messes basses.
Les plus sceptiques considèrent certainement que le jury se doit de faire montre d'une certaine rigueur afin de juger la potentielle nouvelle élite, se devant d'être exemplaire. Mais, est-ce réellement judicieux et humain de traiter de la sorte des candidats déjà enclins au stress ? D'autant plus que pour la plupart de ses membres, présents dans ce club très prisé, il peut être inconcevable que de jeunes étudiants, novices dans leur domaine, remettent en cause leurs thèses. Non pas qu'ils prétendent avoir la science infuse, mais certains considèrent que ceux-ci n'ont pas la légitimité et la maturité requise pour nuancer voire totalement désapprouver leurs idées, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'une femme.

Une certaine misogynie découlant du patriarcat omniprésent dans la société pourrait expliquer les différences de traitement entre les hommes et les femmes lors de ces oraux, et donc

comme conséquence la hausse inévitable du taux de femmes sélectionnées s'ils n'ont pas lieu. Les jurys ont des attentes plus précises envers les filles, souvent considérées comme plus douces, plus sérieuses et scolaires par la société. La féminisation du métier est encore compliquée à avaler pour certains de ces hommes dont les idéaux sont bien loin (euphémisme) de ceux du féminisme. Il leur est toujours impensable de considérer une femme comme leur égale intellectuelle.
Il a toujours été question de l'apparence physique des femmes, et de ce que celles-ci en prennent soin : talons, jupe, maquillage élégant, leur sont presque imposés par cette société. Toutes ces cases doivent être remplies, puisque leur physique compte pour une forte part, à moins qu'elles ne souhaitent être considérées comme féminines et remplir les critères d'inclusion demandés aux femmes dans cette société. Y échapper revient à se faire du tort, et risquer de perdre sa place notamment dans ces institutions d'élite où les préjugés sur les femmes sont également certainement présents. Les membres des jurys, souvent des hommes, ne dérogent pas à la règle et à cette hypersexualisation de la femme, et prennent un certain plaisir à juger l'apparence de leur jeune public, parfois sans grande subtilité.

Aussi, il a été inculqué aux femmes des valeurs et des normes bien différentes de celles des hommes, notamment dans leur éducation, à qui sont « imposés » les stéréotypes du genre féminin. Celles-ci sont souvent plus sérieuses, discrètes et surtout moins incitées à prendre la parole à l'oral. Peut-être ce phénomène social peut-il s'expliquer par un certain sexisme intériorisé. Les hommes sont invités, dès leur enfance, à prendre la parole, s'exprimer devant une audience. En fait, ces invitations répétitives sont simplement le reflet de la domination masculine. S'exprimer en public invite à une certaine attention de la part d'une audience, et mène certainement inconsciemment quelque part, à l'admiration de l'individu qui mène le spectacle et dirige pendant quelques instants le public qui l'écoute. Au contraire, les exercices écrits sont plutôt destinés aux femmes, plus « scolaires », discrètes, qui adhèrent bien moins à la mise en scène de soi attendue à l'oral et à l'esprit de compétition présent lors de ces épreuves.

Néanmoins, selon Claudia Senik, professeure à la Sorbonne-Université et à l'École d'économie de Paris, directrice de l'Observatoire du bien-être du Centre pour la recherche économique et ses applications, considérer les femmes comme d'éternelles bonnes élèves, timides et scolaires ne joue pas en leur faveur, mais ne fait qu'accentuer les clichés.

Des raisons, certainement moins « sociétales » (bien que causées par l'intérêt pour des domaines différenciés selon les genres) pourraient expliquer la croissance du taux de femmes sélectionnées dans ces instances de renommé. En effet, cette forte hausse est remarquable uniquement dans les filières littéraires. Dans le cas des filières scientifiques, pas de grand changement : 20% d'admises en 2019 contre 0% en 2020 en PSI, 18% contre 0% en PC, 10% contre 10% en MPI, 64% contre 52% en BCPST en liste principale, et 62% de sélectionnées en A/L en 2019 contre 78% cette année, ainsi que 40% contre 36% en B/L.
En fait, si ces oraux jouaient autant en défaveur des femmes, peut-être retrouverions-nous ce phénomène également dans les domaines scientifiques, habituellement très masculins.

Des études des chercheurs Thomas Breda et Son Thierry Ly en 2014 ont démontré, en comparant les résultats d'admissibilité et d'admission des concours de l'ENS PSL entre 2004 et 2009, que les jurys de concours, ont tendance à faire de la discrimination positive afin d'augmenter de taux de femmes dans les filières scientifique et d'hommes en A/L, puisque très

peu représentés. Il y a toujours une part plus forte de femmes admises en filière scientifique (soit après l'oral) que d'admissibles, les jurys de ces oraux auraient tendance à sélectionner plus de femmes, car sous-représentées face à leurs « adversaires » masculins.
Finalement, une sélection liée donc au genre pourrait être une réponse à cette hausse si impressionnante du taux de femme sans les oraux qui n'ont pu avoir lieu en cette année exceptionnelle.

Néanmoins, rien n'est moins sûr aujourd'hui. D'autant plus, que les attentes lors de ces oraux et cette « affirmation-action » n'a pas été confirmée par la Grande École ENS PSL, qui souhaite rester évasive sur ses attentes durant cette épreuve cruciale.

Quoi qu'il en soit, les raisons de cette évolution sont encore très incertaines et controversées, entre ceux, à l'instar de Loriane Lafont, qui considèrent la misogynie et le manque de tolérance envers les candidates comme la cause principale de celui-ci, ou bien celles et ceux (comme Claudia Senik) dont la thèse est de considérer qu'il est nécessaire de « réguler » le taux de femmes dans les filières littéraires puisque sur-représentées.
Une question reste tout de même cruciale, celle des stéréotypes de genre, qui pousse, comme nous avons pu le voir précédemment, les femmes à se diriger vers des études plus littéraires, et les hommes, à être toujours plus adeptes des filières scientifiques.

Léa BORON (Terminale 3), le 1er décembre 2020